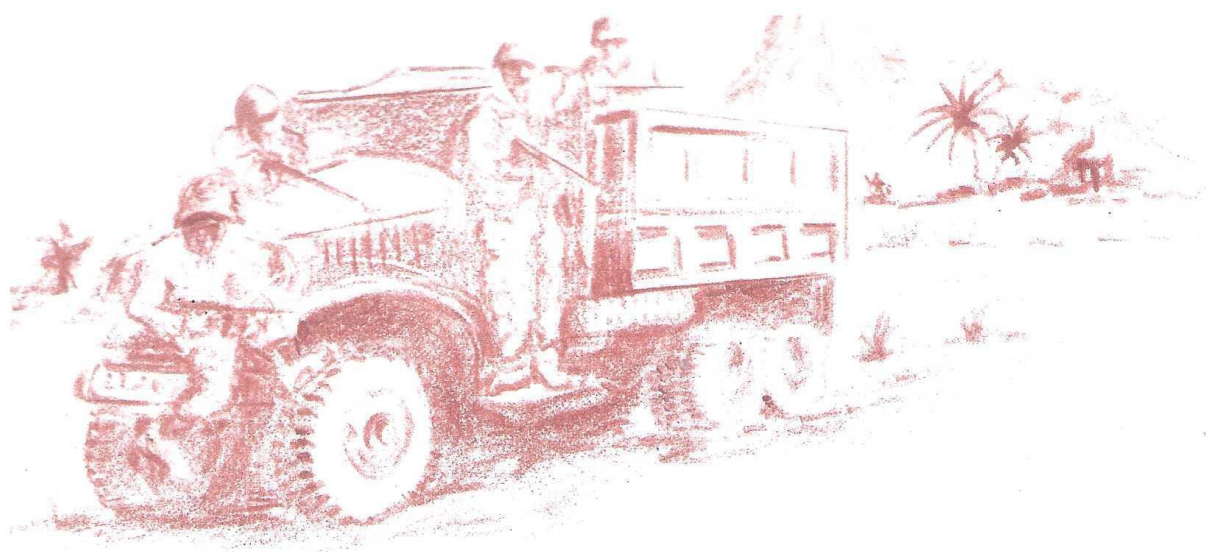
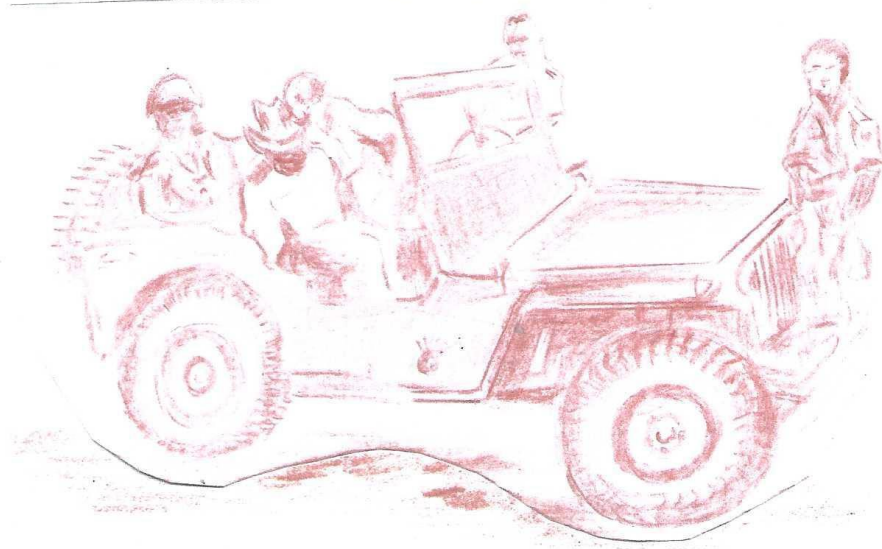




L' EMBUSCADE DE SIDI- GHALEM

18 juillet 1956



Jean-Paul VICTORY

EMBUSCADE DE SIDI GHALEM

(18 juillet 1956)

La guerre d'Algérie que les médias et les politiques appelaient communément et pudiquement « les événements d'Algérie » avait débuté en 1954 dans l'Est algérien, la fameuse *Toussaint Rouge*, et il se passa plusieurs années sans qu'en Oranie nous fussions inquiétés. Seuls les journaux et la radio faisaient état d'assassinats et d'incendies, d'accrochages, de rebelles tués ou faits prisonniers. Le danger se rapprochait lorsqu' Alger la capitale fut elle-même touchée : des bombes éclataient dans des établissements publics tuant ou blessant de nombreuses victimes civiles et innocentes. L'armée avait reçu progressivement des renforts et les troupes d'abord cantonnées dans le bled avaient envahi les grandes villes. Un jour (probablement en 1955) on vit arriver chez nous au village de Saint-Maur des militaires, des rappelés du contingent, une compagnie (150 hommes environ au total) qu'il fallut loger un peu à la hâte car rien n'avait été prévu pour les accueillir. Avaient-ils seulement été sollicités ? J'en doute. Mais je suppose que l'Etat-Major Général avait décidé d'implanter dans notre région pourtant parfaitement calme des unités en soutien pour faire de la pacification auprès des populations indigènes afin de les couper de la rébellion, leur montrer qu'elles avaient tout intérêt à ne pas se laisser embrigader par le FLN et que leur avenir et celui de leurs enfants était indissociable de celui de l'Algérie française. Des tracts étaient régulièrement distribués aux populations indigènes en français et en arabe. Peut-être aussi et nous l'ignorions, les autorités pressentaient que l'apparence calme de notre région cachait un danger imminent.

Les premiers militaires qui arrivèrent chez nous étaient tous des rappelés du contingent, presque tous mariés ou pères de famille et un séminariste venant de tous les coins de France et même de Corse.

Pour la plupart d'entre eux, c'était la première fois qu'ils venaient en Algérie. Le maire de Saint-Maur M. Louis Calmon et son conseil municipal durent à la hâte trouver des logements pour la troupe (1) . C'est ainsi que deux sections étaient cantonnées dans la nouvelle église encore en construction, une section avait élu domicile dans le bâtiment qui servait de cinéma et qui se trouvait près de chez Moïse Karsenti, la dernière section logeait dans notre garage après que M. le Maire et son adjoint accompagnés de deux gradés furent venus proposer à Maman de céder le garage dont elle n'avait que peu d'utilité et assez grand pour contenir une trentaine d'hommes. On fit comprendre à ma mère qu'il s'agissait d'une réquisition à l'amiable, que l'armée réglerait la consommation d'eau et

d'électricité, que les militaires n'auraient pas à circuler dans la cour ni ailleurs, qu'ils construiraient leurs latrines dans le champ vague voisin entre la Poste tenue par M. Bou et le moulin des Tallégon et que l'accès au garage se ferait de l'extérieur pour les militaires. Cette cohabitation avec des militaires dura presque toute la guerre. D'abord une unité de l'infanterie, puis des aviateurs et d'autres encore ...Maman, veuve depuis peu, n'eut pas à se plaindre de ces voisins et nous les enfants passions le plus clair de notre temps libre dans le garage à leur tenir compagnie, jouer aux cartes ou aux boules. Je me souviens de quelques noms : Dubois, Costamagne, Bidart, Clarence , Hugon le séminariste, Emile Laborde de St Jean de Luz avec qui nous avons par la suite gardé le contact et que nous sommes même allés voir en 1963 avec Jacqueline au cours de notre voyage de noces ! ... Toutes les paillasses jonchaient le sol et dans un coin du garage on avait installé deux ou trois lits superposés pour pouvoir y loger toute la section. Cette compagnie d'infanterie avait à sa tête un capitaine, lui aussi réserviste, le capitaine Claveranne me semble-t-il, ce nom figurant sur le capot de sa jeep. Comme il commençait à faire chaud, la plupart des soldats portaient un short, un tricot de peau et des pataugas. Ils passaient leur temps à laver du linge, faire leur courrier et écouter la radio ou se faire la toilette. Peu d'exercice ou de rassemblements militaires. Le dimanche seulement, ils se déplaçaient au pas jusque sur la grande place du village pour assister au lever des couleurs. Ils étaient bons enfants et manifestaient beaucoup de curiosité auprès de la population tant européenne que musulmane dont certaines coutumes les étonnaient. Rien n'indiquait que le pays était en guerre et tous vquaient naturellement à leurs occupations. Une fois par mois, les militaires étaient appelés à faire une marche de plusieurs kilomètres dans la montagne. Peu habitués aux conditions climatiques et à faire de l'exercice, ils revenaient épuisés (2) victimes d'insolation malgré leur large chapeau de brousse, les pieds en sang parfois et dans un triste état. Ils avaient souffert de la chaleur et de la soif. Il leur fallait souvent plusieurs jours de repos pour se rétablir. Ils rechignaient à faire ce genre d'exercice car ils n'en voyaient pas l'utilité, notre secteur étant particulièrement calme. Ce que nous ignorions, c'est que la rébellion sans bruit avait dépêché des émissaires étrangers venus de l'Est du pays pour convaincre au besoin par la force les populations indigènes à s'engager à leurs côtés et à prendre une part plus active au combat. IL fallait à tout prix casser l'entente qui régnait entre nos deux populations. Ceux qui résistaient étaient rançonnés ou châtiés et par la suite tués.

La section au complet devant le garage



Les premiers Rappelés qui occupèrent notre garage appartenaient à l'Infanterie. On les voit ici avant le départ en opération et derrière eux le garage où ils logeaient. Les victimes de l'embuscade de Sidi Ghalem appartenaient à la même compagnie mais logeaient dans l'église du village située à 150 mètres environ de chez nous.



A table ! la graille pour nos soldats !



Au menu aujourd'hui du méchoui !

Quelques photos de nos militaires prises au village ou dans le garage.

Un certain Casanova originaire de Corse . Il en avait l'accent. Très sympa avec tout le monde , il sut se faire apprécier et c'est souvent qu'il venait prendre une boisson à la maison.



Casanova et ses copains

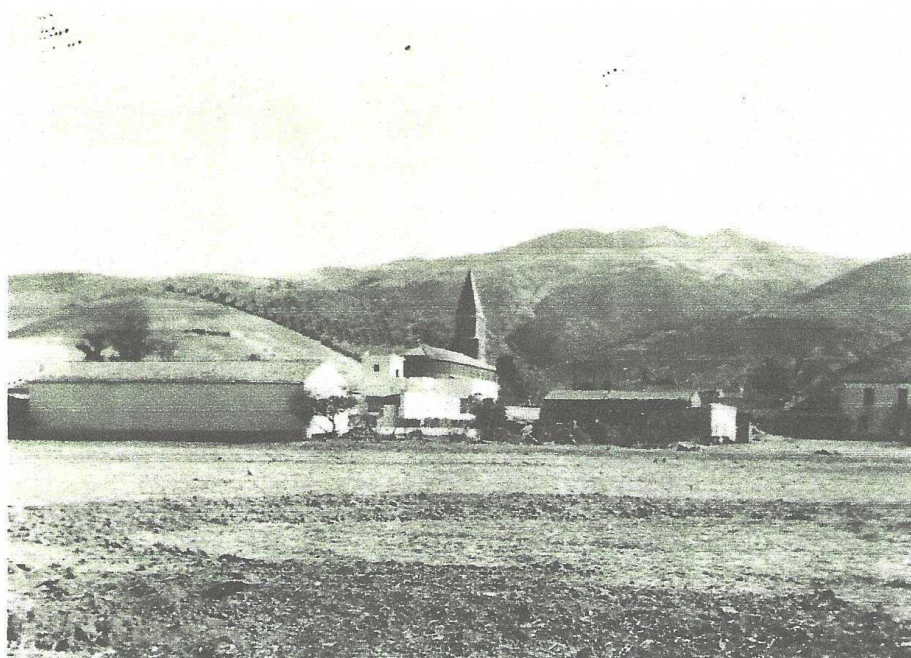
Dans le garage, les aviateurs à table.



La partie de cartes dans la cour. Jean-Paul et les petits soldats comme les appelait maman



Le village de St Maur en 1958



Rappelés aviateurs à St Maur (1956/1957) . Cette section logeait dans notre garage.



L'église de Saint-Maur vue de la grande place

C'est dans l'église, encore en construction en 1956, que logeait une grande partie des militaires rappelés et parmi eux ceux qui sont tombés à Sidi Ghalem.

Requiescant in pacem

1. LES EVENEMENTS TELS QUE JE LES AI VECUS OU QUI M'ONT ETE RACONTES A L'EPOQUE :

Le matin du 18 juillet 1956, un *chibani* (indigène âgé) se présente à la Mairie de St Maur. Il dit qu'il a vu une bande de rebelles, une cinquantaine, étrangers à la région en tenue militaire et en armes. Ces fellaghas se trouveraient près de Tafaraoui du côté de Sidi Ghalem. Après consultation des autorités militaires et de la gendarmerie, le capitaine Jean Claveranne décide « *d'aller voir* ». Accompagné d'un ou deux GMC où prennent place une vingtaine de soldats, le capitaine conduit la jeep dans laquelle se trouvent installés quelques gendarmes et l'indigène qui leur servira de guide.

Au bout d'une demi-heure de marche la troupe qui traverse un étroit défilé est invitée par le dénonciateur arabe à s'arrêter pour se reposer et se préparer à l'attaque. L'ennemi se trouverait de l'autre côté du défilé à deux ou trois kilomètres seulement. C'est alors que le capitaine donne l'ordre de s'arrêter, de ne pas faire de bruit, de s'abreuver et de se reposer un instant avant de lancer l'opération. Il fait très chaud. On dépose les armes, on déboucle son ceinturon, on défait légèrement ses vêtements,...A ce moment précis où toute la colonne est au repos et vulnérable, on aperçoit l'Arabe qui s'éloigne comme s'il cherchait un coin tranquille pour poser culotte à l'abri de quelques rochers ou palmiers nains puis lorsqu'il se trouve à bonne distance prendre ses jambes à son cou et s'éclipser à vive allure ! C'est le signal convenu ! Au même moment de tous côtés, crépitent des coups de feu ! C'est une embuscade ! Véritable boucherie qui surprend nos soldats et gendarmes dans l'incapacité de se défendre et qui vont laisser au sol une quinzaine de tués et plusieurs blessés. Le capitaine, deux ou trois gendarmes et auxiliaires, plusieurs militaires trouveront la mort dans ce ravin ! On dit même que la nuit tombée certains soldats dont un lieutenant avaient trouvé refuge dans une mechta ou gourbi abandonné et qu'ils auraient vu achever sauvagement certains blessés à l'arme blanche.

La nouvelle se répandit très vite au village, mais déjà de la base aérienne de Tafaraoui avaient décollé des hélicoptères transportant des troupes de choc (légionnaires et parachutistes) venues en renfort et qui mirent au tapis un grand nombre de fellaghas.

Pour nous, gens de Saint-Maur, la guerre d'Algérie a commencé ce jour-là ! On venait de prendre conscience que notre petit coin d'Algérie n'était pas épargné. Comme nous connaissions tous les tués ou blessés avec qui nous avions souvent discuté ou joué aux boules, nous fûmes pendant plusieurs jours sous le choc ! On avait du mal à imaginer ces fellaghas. Ils ne pouvaient pas appartenir à « nos » Arabes qui n'auraient jamais pu se rendre coupables de tels actes ! Nous avions grandi, joué, souffert et vécu ensemble, partagé des joies et des peines ... Non ce ne pouvaient être que des étrangers sanguinaires venus de loin et à qui on prêtait des mines inhumaines, patibulaires et cruelles. Pendant les jours et les semaines qui suivirent, la population musulmane rasait les murs et se faisait toute petite n'osant aborder la population française comme elle le faisait auparavant. On se regardait avec suspicion et beaucoup de gêne. Pour la première fois les agents FLN avaient réussi à creuser un mur d'incompréhension, de doute et très vite de haine entre nos deux communautés. Inutile de dire que les militaires rescapés nous donnèrent des détails horribles sur l'embuscade qui renforcèrent cette situation. Même les plus pacifiques d'entre eux, les plus tolérants, ceux qui disaient comprendre les Arabes et les plaindre en vinrent à les détester et à s'en méfier comme du diable ! Tous rêvaient de prendre leur revanche et de casser du *fel* ! *Sales Arabes, tous coupables* !

(1) Mon ami Edouard Menjou qui avec sa famille habitait jusque-là la ferme du Rassoul, dut se replier au village où vivaient ses grands-parents. Il me rappelle que parmi ces militaires venus s'installer à St Maur, il y en avait aussi hébergés chez son grand-père Raymond Menjou, ainsi que dans l'ancienne demeure des Rabasco comme le capitaine Claveranne. Il est vrai que je me suis toujours demandé où logeaient les officiers, le capitaine et probablement un ou deux lieutenants.

(2) Les soldats revenaient épuisés.

Lorsque « nos petits soldats » comme les appelait ma mère revenaient de marches effectuées dans le djebel, ils étaient exténués et complètement épuisés. Pendant quelques jours, certains des nôtres, ceux qui logeaient dans le garage et qui avaient leurs entrées à la maison, défilaient en permanence pour se faire soigner ou bander les pieds, prendre un cachet, se faire une inhalation. Ils avaient des cloques aux pieds et portaient des pantoufles ou des nu-pieds. Parfois ils souffraient d'insolation. Ce ne fut peut-être pas le cas partout, mais chez nous ils étaient particulièrement choyés. Je laisse la parole à mon frère

Marcel : « Lorsque parfois, ils devaient partir en opération pour la journée ou quelquefois même pour deux ou trois jours, ils venaient nous dire au revoir. Maman et nous-mêmes, nous leur remplissions les gourdes et les bidons d'eau fraîche et nous y ajoutions toujours un peu de menthe verte ou d'anis, du Coco ou de l'antésite, pour donner un meilleur goût à l'eau. Souvent même, Maman leur préparait à la hâte des sandwichs ou leur donnait un reste de biscuit au chocolat. Plusieurs d'entre eux et à tour de rôle étaient invités le dimanche à partager notre repas. Pour les fêtes, toute la section était conviée au repas souvent pris dans la cour et à l'abri du soleil. Dans notre petit village de Saint-Maur, il n'y avait ni hôtel, ni auberge. Maman hébergea gratuitement pendant plus d'un mois Yolande, une jeune fille de l'île d'Yeu, qui s'était récemment fiancée à un sergent Henri Esnouf (?) qui logeait dans notre garage et qui se plaignait d'être séparé de sa promise... Quand je pense que certains militaires auraient rapporté en rentrant que de riches propriétaires leur refusaient ou leur faisaient payer le verre d'eau !

L'année suivante, l'été 1957, notre ferme Tamtrayah située à 8km au nord-Est du village dans la plaine de la M'léta en bordure des monts du Tessala fut incendiée par une bande FLN : tous les bâtiments (maisons d'habitation, magasins à grains, écurie, étable, porcherie, poulailleur, clapier, forge, hangar), ont complètement brûlé. Les tracteurs calcinés paraissent minuscules ainsi que les autres matériels, les porcs mitraillés ou percés à la baïonnette, les chiens tués ou empoisonnés, les vaches et les chevaux lâchés en pleine nature et le gardien indigène Amar vivant sur place avec sa famille ligoté sur une chaise après avoir été roué de coups.

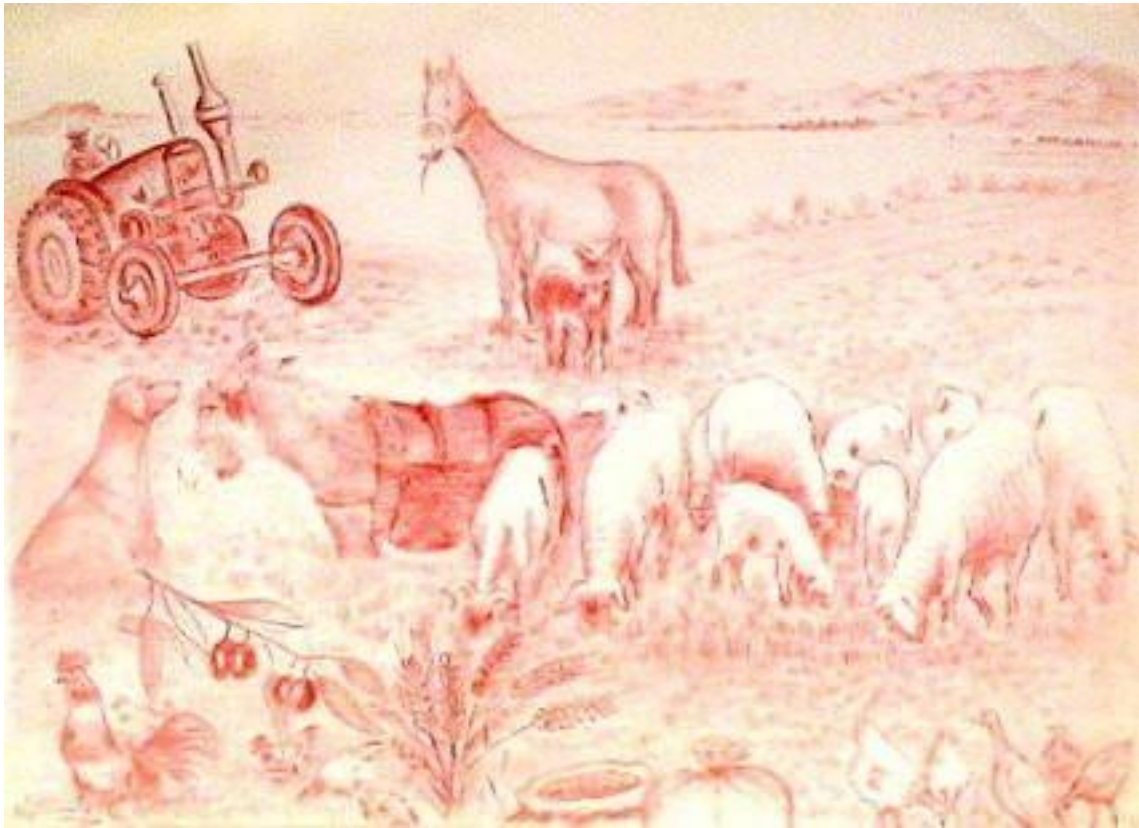
Plus tard, en 1969, j'ai appris (de la bouche même du chef fellagha auteur des faits et étranger au village) que notre ferme de Tamtrayah avait été incendiée la première dans la région tout simplement parce qu'elle se trouvait la plus proche des monts du Tessala où les rebelles eurent la possibilité de se cacher avant l'arrivée des militaires et des gendarmes.

Marcel, mon jeune frère, raconte : « Nous étions tous allés avec Vincent voir sur place les dégâts à l'exception de maman. Nous n'étions pas très rassurés en arrivant à l'entrée de la ferme car nous avions peur que les fellaghas aient miné les abords et le chemin des oliviers avant de quitter les lieux. La vision de la

ferme ainsi brûlée était très impressionnante, il ne restait pas grand-chose des bâtiments, le matériel était calciné, seules les bêtes avaient été lâchées à l'exception des cochons qu'ils avaient tués un à un en les pourchassant dans la porcherie. Je me rappelle que nous en avons découvert un petit qui avait trouvé refuge dans une cavité de la porcherie et qui avait ainsi échappé au massacre ; nous avons eu toutes les peines du monde à l'extirper de sa cachette car il était coincé et mort de peur. Les pauvres porcs n'avaient pas été épargnés tout simplement parce que les musulmans ont horreur des cochons et que leur religion interdit à tout Arabe d'en consommer. Les fellaghas avaient libéré volontairement les vaches et les chevaux et avaient tué les porcs sans aucune pitié à la baïonnette. Je n'épiloguerai pas sur cet acte de barbarie qui discrédite la religion musulmane en même temps que leurs auteurs ! L'incendie de la ferme avait beaucoup affecté Maman. Notre père n'était plus de ce monde mais je suis persuadé qu'il aurait mal supporté *ce fait divers* comme le rapportait les journaux. »

Simone ma grande sœur raconte : « Les fellaghas incendièrent la ferme, brûlant le matériel, les hangars, ...Le bétail fut soit égorgé soit éparpillé, une seule petite génisse rescapée du massacre s'était réfugiée dans le marabout Sidi Cheikh. Le lendemain, on la récupérait et Maman ne pouvant s'en occuper la donna à Vincent qui avait à Ain-El-Arba une petite écurie qui abritait jadis deux mulets puis un tracteur Ferguson. *Fellagha*, nous l'appelions ainsi, cohabita avec le tracteur. »

Quand j'appris la nouvelle, j'eus beaucoup de peine, mais Maman qui ne pleurait plus et qui avait connu l'année précédente le pire avec la mort de Papa, me consola comme toujours en me disant que l'essentiel était d'être tous là et en bonne santé. Quand je pus me rendre sur les lieux, quel spectacle ! Je fus de nouveau très triste à la pensée de mon père. J'étais presque soulagé qu'il fût parti avant, sans voir ce triste spectacle. Les tracteurs dont les gros pneus avaient entièrement brûlé me paraissaient plus petits et presque ridicules ! Les habitations, notre chambre envahie de tuiles cassées et de plâtre, le hangar qui était imposant et qui désormais ne nous cachait plus les arbres qui poussaient de l'autre côté, face au puits, la cuisine, la véranda où je nous revoyais avec les Masson, les magasins à grains où nous avions piégé les cousins, les poulaillers, les écuries, tout cela avait triste mine et il y avait toujours une forte odeur de brûlé ».



La ferme de Tamtrayah (évocation)

2.LES EVENEMENTS AU TRAVERS DE L'ECHO D'ORAN :

20 juillet 1956 :

NOMBREUX TUES CHEZ LES HORS-LA-LOI. LES FORCES
DE PACIFICATION ONT SUBI DES PERTES EN TUES ET
BLESSES DONT DEUX OFFICIERS

(à la suite d'une embuscade à 5 km de Tafaraoui)

De notre envoyé spécial : Michel Lavite

Il se passe quelque chose d'insolite par ici. A l'entrée de Saint-Maur, des « territoriaux » arrêtent notre voiture. Il faut montrer patte blanche, on va vite apprendre pourquoi. Mercredi, les monts du Tessalah, tout proches, ont été le théâtre d'un drame.

Le matin, un montagnard du djebel Boudada- une vingtaine de kilomètres du Sud-Est de Saint-Maur- est venu signaler aux autorités la présence d'une bande rebelle, d'une cinquantaine d'hommes bien armés, qui ne parlent pas le dialecte du pays. Le capitaine de l'unité du 214 ème R.I. implantée à Saint-Maur, décide « d'aller voir ». Vers 13 heures, les véhicules démarrent : une section de rappelés et de gendarmes. Et puis, c'est la recherche exténuante des rebelles, avec les adversaires supplémentaires : le terrain accidenté et le soleil.

Vers 17 heures, les soldats évoluent dans une sorte de cuvette sur le territoire du douar Sidi-Ghalem, commune de Tafaraoui, à quelques cinq kilomètres à vol d'oiseau du village. C'est là que va se dérouler la tragédie. On l'apprendra par la suite, le détachement des forces de l'ordre est tombé dans une embuscade.

Une centaine de rebelles en uniforme, armés de mitraillettes, fusils-mitrailleurs, fusils lance-grenade, surgissent en criant. Lutte farouche ; des rebelles tombent ; l'unité de pacification subit des pertes, tués et blessés, dont deux officiers. On retrouvera les cadavres de nos soldats mutilés avec une sauvagerie d'un autre âge. *(Suite page 2)*

TESSALAH : L'AVIATION PARTICIPE AU BOUCLAGE

Maintenant, l'heure de l'expiation va sonner pour les égorgeurs. Des forces importantes les pourchassent dans la montagne ; un bataillon et un peloton du 1^{er} Régiment étranger qui hier après-midi ont mis huit fellagas hors de combat. Le groupe du 24 ème R.I , une compagnie de marche du 314^{ème} R.I. , guidés par des

gendarmes avec l'appui d'une batterie d'artillerie de la 13^{ème} DI et de l'aviation qui a tiré au rocket hier de 18 à 20 heures.

Nous avons voulu aller sur place.

Passé Tafaraoui où règne une grande animation où 14 suspects sont alignés contre le mur de la mairie. On emprunte un chemin vicinal qui s'enfonce dans la montagne et puis une piste impraticable qu'il faudra bien « pratiquer ». Au bout se trouve un PC : jeep ... « quatre roues » GMC. On demande si l'on peut aller plus loin. Un lieutenant nous regarde et dit :

- « Avez-vous de bonnes chaussures ? Le djebel est à vous »
- Mais où peut-on trouver la Légion ?
- Je ne sais pas. Quelque part au-delà de ces gorges. Peut-être derrière ces hauteurs au loin ».

Il fait chaud. L'air « tremble » et la chaleur est telle qu'elle crée des tourbillons de poussière. Nous n'insistons pas. Il est 14 h 25. De la hauteur en pin de sucre qui nous fait face au Sud- le pic de Tafaraoui- dévale une bande d'individus qui ne sont pas des soldats. A la jumelle, on les voit discrètement. Qui sont-ils ? Ils marchent et soudain ils s'arrêtent et s'assoient à terre en plein djebel : ce sont des prisonniers (rebelles ou suspects), on ne sait. Au-dessus du douar El Ksar, commune de Saint-Lucien, des chasseurs font leur travail de chien de garde survolant en rase-mottes un sol pelé et raviné où nous dit-on, s'enfoncent des grottes qui sont autant d'abris.

A l'image de celles-ci, le châtiment attend les égorgeurs de grand chemin.

21 juillet 1956 :

SAINTE-BARBE- DU-TLELAT ; APRES L'EMBUSCADE DU TESSALAH

Notre centre vient d'être éprouvé par la perte de deux de ses concitoyens, Michel Antequera et Kaddour Belouzza, tous deux gendarmes auxiliaires de la brigade du Tlélat et victimes de l'embuscade tendue par des rebelles dans les montagnes du Tessalah à quelques kilomètres de Tafaraoui.

Le gendarme Michel Antequera a laissé une veuve et trois enfants ; son compagnon, neveu du caïd Benaouda, du Tlélat, une veuve et quatre enfants.

Mercredi 20 à 16 heures, ont eu lieu les obsèques de M. Belouzza en présence d'une foule nombreuse. Les obsèques de M. Antequera auront lieu samedi.

En cette douloureuse circonstance, nous adressons aux familles éplorées par ces deuils cruels, nos vives condoléances.

22 juillet 1956 :

SAINTE-BARBE-DU-TLELAT- LES OBSEQUES DU GENDARME AUXILIAIRE MICHEL ANTEQUERA

Samedi, ont eu lieu, devant une foule nombreuse les obsèques du gendarme auxiliaire Michel Antequera, de la brigade du Tlélat, tué dans l'embuscade du 19 juillet dans les monts du Tessalah, à quelques kilomètres de Tafaraoui.

La levée du corps a eu lieu au domicile du défunt à 17h30. Un groupe de gendarmes en armes encadraient le véhicule mortuaire et parmi les nombreuses personnalités qui suivaient le cortège on pouvait remarquer la présence de M. Vincent, maire de Sainte-Barbe -du-Tlélat, ainsi que le capitaine de gendarmerie nationale d'Oran.

Une cérémonie eut lieu au cimetière, au cours de laquelle le capitaine de gendarmerie retraça la biographie militaire du défunt.

Nous adressons nos sincères condoléances à Mme Antequera, à ses enfants, ainsi qu'à toutes les familles atteintes par ce deuil cruel. L.B.

22 juillet 1956 :

SIDI-BEL-ABBES : SEPT LEGIONNAIRES TUES A TESSALA ONT ETE INHUMES

Une fois encore, la ville de Sidi-Bel-Abbès, atteinte dans une de ses affections les plus intimes. La Légion étrangère, a rendu un dernier hommage à sept de ses braves enfants, sept légionnaires tombés glorieusement lors des derniers combats du Tessala.

Ils comptaient parmi les meilleurs, car instructeur ou élèves, ils faisaient partie d'un peloton de sous-officiers et comptaient parmi l'élite des différents régiments étrangers opérant actuellement en Afrique du Nord.

Sidi-Bel-Abbès, très simplement mais dignement, a compati à la douleur et à la peine que ressentait la Légion étrangère.

Lorsque passa sur les boulevards du général Rollet et de la République le convoi mortuaire des sept corps, une foule dense, respectueusement recueillie,

s'inclinait devant les dépouilles mortelles, tandis que les commerçants fermaient leurs portes.

M. Oeuvrard, sous-préfet, M. Dassié, maire, le colonel Soulié, les autorités civiles et militaires, les diverses associations d'anciens combattants et patriotiques avec leurs drapeaux, les dames de la Croix-Rouge, les religieuses et une compagnie de la légion composaient le cortège.

Au cimetière, après que les cercueils furent déposés dans l'allée centrale, le RP Hirleman et le pasteur Etienne récitèrent les prières et un capitaine de la Légion étrangère fit l'appel des morts.

Dans une très brève allocution, il dit toute leur bravoure et les salua une dernière fois au nom de la Légion étrangère, au nom de la France. L.P.

22 juillet 1956 :

L'ECHO DE LA VILLE- EMOUVANTES OBSEQUES DES VICTIMES DE L'EMBUSCADE DU TESSALA

Samedi à 8 heures du matin, une cérémonie émouvante s'est déroulée au nouveau cimetière militaire du Petit Lac sur les flancs de cette colline du souvenir d'où la vue porte sur le plateau d'Oran.

Les autorités civiles et militaires, des détachements en armes représentant tous les corps des trois armes, et notamment ceux auxquels appartenaient les victimes du lâche attentat du Tessalah, s'étaient rassemblés pour rendre un dernier hommage à ces bons soldats tombés pour la cause française.

A l'intérieur du dépositaire, les dix-sept bières, recouvertes d'une toile tricolore, étaient alignées. La dix-huitième, celle du gendarme musulman Belouza, avait été dirigée la veille sur Sainte-Barbe du Tlélat.

Mêlés dans un hommage uniforme, les cercueils portaient les noms des glorieux disparus : le lieutenant-colonel d'aviation O, Neill, le gendarme auxiliaire Miguel Antequera ; les gendarmes Pierre Desvaux, Manuel Ruiz ; Valentino Micheletto ; le capitaine Jean Claveranne, l'adjudant Jean Senebiade ; le maréchal des logis Irénée Labatut ; le caporal André Viguié ; les soldats de première classe Irénée Guiralding, Pierre Poujouly, Louis Schiavon ; les soldats de deuxième classe Bernard Géraud, Pierre Foucauld, Jean Labarsouque, Yvon Rougé et Ernest Pérez.

En présence des familles éplorées, une messe de requiem fut célébrée par le R.P. Delattre, aumônier de la garnison. Aux premiers rangs de l'assistance l'on remarquait la présence de M. Gollemund, secrétaire général, représentant le

préfet d'Oran ; M. Rigal, premier adjoint, représentant le maire d'Oran et le conseil municipal ; les généraux Duvoisin, commandant d'armes et son adjoint ; le colonel Blanche ; le colonel Challe, commandant la base aérienne ; le représentant du contre-amiral Géli, préfet maritime ; le général Morin et le colonel Dutheil, commandant respectivement la gendarmerie en Algérie et la Xème Légion bis ; le commandant Collot, major de garnison ; M. Julia, secrétaire général de l'Office des Anciens Combattants ; MM. Vincent et Barland, maires du Tlélât et du Sig ; les commissaires chefs des différents services de sécurité avec une délégation de la Police d'Etat et de M. Fourvel, qui, secondé par les dévouées dames du « Souvenir Français » avait ordonné le déroulement de la cérémonie.

La messe terminée, les dix-sept corps furent portés à bras d'hommes et, chacun précédé de gerbes ou des décorations du glorieux défunt, alignés sur des traiteaux pour recevoir un suprême hommage.

De mâles paroles, touchantes dans leur concision toute militaire, allaient souligner le sacrifice des disparus. C'est tout d'abord le capitaine Campan qui évoqua la valeur des gendarmes tués au combat, « qui tombent comme ils travaillent, souvent sans témoins... ». Et il adressa des mots aux familles que la gendarmerie n'oubliera pas.

Le général Morin déposa alors la médaille de la gendarmerie sur les cercueils. L'élogieuse citation accompagnant la décoration fut lue à haute voix. Le chef de bataillon Letrait montra la grandeur du sacrifice des hommes du 214^{ème} « victimes d'un ennemi sans merci de fanatiques qui déshonorent la religion qu'ils prétendent représenter ».

Enfin, c'est le lieutenant-colonel de Grivel, commandant la 532^{ème} demi-brigade de l'infanterie de l'Air qui adressa un adieu touchant au colonel O'Neill, Saint Cyrien au passé magnifique, et compagnon de la Libération, volontaire pour servir en Algérie.

L'aumônier donna l'absoute tandis que des sanglots perçaient le silence et que des larmes coulèrent sur les joues de beaucoup de soldats figés dans un « présentez armes » difficilement maintenu...

Et les tombes se refermèrent sur les corps de plusieurs de ces braves enfants de France, certains étant dirigés sur Sainte-Barbe-du-Tlélât pour y être inhumés par leurs familles. F.E.

22 juillet 1956 :

AIN-TEMOUCHENT - AVIS DE REMERCIEMENTS

Mme veuve Ruiz Manuel et ses enfants ; M. Sanchez Alphonse ; les familles parentes et alliées ont la douleur de faire part du décès de leur cher et regretté

Monsieur Manuel RUIZ

Gendarme auxiliaire

Assassiné le 18 juillet au Tessalah. Les obsèques ont eu lieu samedi 21 juillet.

Ils remercient sincèrement toutes les personnes qui, de près ou de loin, leur ont témoigné leur sympathie en cette douloureuse circonstance.

24 juillet 1956 :

AIN-TEMOUCHENT – LA POPULATION A RENDU UN DERNIER HOMMAGE AU GENDARME MANUEL RUIZ

La victime honorablement connue dans la région, dont elle était originaire, fut conduite à sa dernière demeure accompagnée d'une foule d'amis.

La brigade de gendarmerie d'Ain-Temouchent, ainsi que des délégations des autres brigades composant la section commandée par le lieutenant Sourd rendaient les honneurs.

Dans le cortège officiel nous avons remarqué le général Berny, adjoint du général commandant la 29^{ème} D.I. ; le maire de la ville, le juge de paix, le commandant Geghre, major de garnison, ainsi que les délégations de « Rhin et Danube ».

Au cimetière, le lieutenant Sourd a prononcé une allocution émouvante rendant hommage à la mémoire du disparu, et exaltant son sacrifice. R.T.

26 juillet 1956 :

SAINT-MAUR - SERVICE RELIGIEUX

Un service religieux a été célébré en plein air, à l'intention des victimes de l'opération dans les monts du Tessala ; 12 de ces dernières étaient en stationnement dans notre centre.

Cette émouvante cérémonie fut célébrée par le dignitaire Gimenez, curé d'AinEl-Arba.

Parmi l'assistance, composée de toute la population civile et des militaires en stationnement, l'on remarquait la présence de M. Louis Calmon, maire, entouré de son Conseil Municipal et de délégations du 214^{ème} B.I. cantonné à Saint-Lucien, et de gendarmerie.

A la fin de la messe, l'absoute a été donnée pour le repos de leur âme.

2 août 1956 :

SAINT-DENIS-DU-SIG : IN MEMORIAM

Le 31 juillet 1956, a eu lieu une messe de requiem à la mémoire du lieutenant-colonel Marc O'Neill, victime de l'embuscade du Tessala.

Une nombreuse affluence civile et militaire assistait à cette messe et de nombreuses personnalités avaient répondu à l'invitation du lieutenant-colonel De Grivel, commandant le 532^{ème} Bataillon de l'Air.

Le catafalque recouvert du drapeau tricolore, portant les insignes de grade et le calot du disparu avait été dressé dans le chœur, entouré de candélabres et de faisceaux d'armes, tandis que les drapeaux des anciens combattants et des Médaillés militaires montaient la garde à ses côtés.

La messe a été célébrée par le curé Rivière qui prononça une brève mais émouvante allocution glorifiant ceux qui avaient aimé leur patrie jusqu'au sacrifice suprême.

Parmi les personnalités nous avons pu remarquer la présence de MM. Barland, maire du Sig, entouré de nombreux conseillers municipaux des deux collèges. Torrès, ingénieur de l'Hydraulique ; Sanchez, conseiller général ; Tapiéro, juge de paix suppléant ; Ortéga, adjudant-chef, adjoint au commandant de section de gendarmerie ; Saez, commandant la brigade de gendarmerie ; le président du Souvenir Français ; Cerna, président des Médaillés militaires ; Schrebler, huissier ; Huertas, président de la Société Hippique ; Martin O.P. représentant le

commissaire de police et enfin de nombreux officiers, sous-officiers et soldats, camarades et subordonnés du disparu.

17 août 1956 :

9 REBELLES ABATTUS DANS LE TESSALAH

Une opération de contrôle, on le sait, a été déclenchée lundi dans la région montagneuse qui surplombe la plaine de la M'léta au sud de Saint-Maur vers le mont Tafaraoui et le Tessala.

Elle s'est poursuivie pendant plus de 48 heures et s'est terminée mercredi.

Menée par des troupes appartenant à diverses unités de la Division d'Oran et des secteurs voisins, cette opération a permis d'abattre 9 rebelles et de récupérer trois fusils de chasse, deux fusils de guerre ainsi que de nombreuses munitions. En outre quatre suspects ont été arrêtés et remis à la gendarmerie locale.

Du côté des forces de l'ordre on déplore la mort d'un militaire.

19 août 1956 :

AIN-TEMOUCHENT - AVIS DE MESSE

Mme Veuve Ruiz Manuel et ses enfants ; Mme Sanchez Thérèse ; M. Sanchez Alphonse font part à leurs parents, amis et connaissances qu'une messe sera célébrée le mardi 21 août à 7h 30 en l'église Saint-Laurent pour le repos de l'âme de

Monsieur Manuel Ruiz

Oran 21 juillet

L'opération déclenchée pour retrouver la bande rebelle qui a engagé le combat contre nos troupes mercredi, dans les monts du Tessala, se poursuit depuis deux jours avec des moyens importants.

Des précisions sont apportées d'autre part sur les conditions dans lesquelles 24 militaires- 26 selon d'autres informations- ont trouvé la mort au cours de cette attaque. Ces renseignements complémentaires font état d'une attaque inopinée, suivie d'une embuscade. Les militaires sont tombés avant même d'avoir pu engager le combat.

Mercredi soir nos soldats arrivent au douar de Sidi-Ghalem, près de Tafaraoui, où quinze jours auparavant le caïd leur avait offert un méchoui. Les habitants les invitent à boire le café. Mais soudain des coups de feu éclatent. Chaque gourbi abrite un tireur. Les balles des trente rebelles embusqués tuent dix-neuf militaires, dont un lieutenant-colonel d'aviation, et font huit blessés. Les fellaghas mutilent les cadavres, s'emparent de leurs armes et disparaissent dans le djebel Malah, tout proche.

A la suite de cette trahison le caïd du douar Sidi-Ghalem a été révoqué par le préfet d'Oran et incarcéré.

Le lendemain une opération est déclenchée avec des renforts de la 13^{ème} division d'infanterie et de la légion, et avec des éléments détachés par les brigades de gendarmerie voisines. Onze rebelles sont abattus, et les armes volées aux militaires sont récupérées. Le combat terminé, les soldats organisent une corvée d'eau. C'est alors qu'une nouvelle embuscade leur est tendue, dans laquelle sept d'entre eux sont tués.

Le 21 juillet 1956, au cimetière militaire du Petit Lac d'Oran sont célébrées les obsèques de dix-neuf militaires de la 532^{ème} DBIA (Demi-Brigade d'Infanterie de l'Air) tués trois jours auparavant. Cette demi-Brigade qui a pris part à une opération sous les ordres du lieutenant-colonel O'Neill, est tombée dans une embuscade à Sidi Ghalem le 18 juillet 1956. Arrivée l'avant-veille de Marseille, elle accompagnait une autre unité et un détachement de gendarmerie. Lors de la cérémonie, les dix-neuf cercueils des soldats tués passent devant une haie d'honneur. Le général Duvoisin, représentant le général commandant l'Oranais, remet une décoration sur chaque cercueil. Les familles des victimes et une foule importante sont venues rendre un dernier hommage à ces soldats.

Nom et grade des victimes

Marc O'Neill lieutenant-colonel

Jean Claveranne capitaine

Jean Senebiade adjudant de gendarmerie

Manuel Ruiz gendarme

Kaddour Belouzza gendarme

Miguel Antequera gendarme

Pierre Desvaux gendarme

Valentino Micheletto gendarme

Irénée Labatut maréchal des logis

André Viguier caporal

Les soldats de première classe

Irénée Guiralding, Pierre

Poujouly

Louis Schiavon

Les soldats de deuxième classe

Bernard Géraud

Pierre Foucauld

Jean Labarsouque

Yvon Rougé

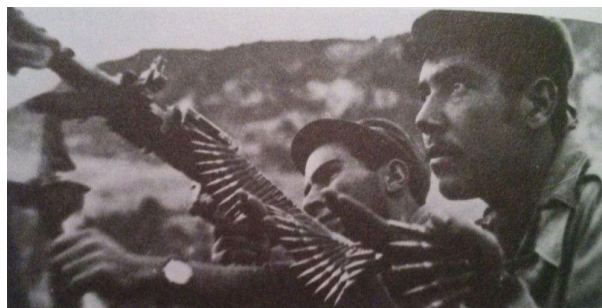
Ernest Pérez

Un texte que m'adresse à la suite de ma petite enquête notre ami Sébastien Nunez que je remercie.

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE, WILAYA V
HISTORIQUE (ORANIE), ORAN, التاريخية الولاية الخامسة,
GUERRE D'ALGÉRIE EN ORANIE

SID GHALEM, SUD D'ORAN (ALGÉRIE)

Rédigé par Sphinx et publié depuis Overblog



En Oranie, c'est -à-dire la vaste région qui va de la Méditerranée jusqu'au Sahara, couvrant Mostaganem, Saïda, et Tiaret. L'objectif constant des dirigeants du F.L.N consiste, à la fois à étendre l'insurrection sur tout le territoire de leur Wilaya, et en même temps à disperser le plus possible le potentiel adverse. Pendant tout l'été, et tout en résistant vivement dans la zone frontière, L A.L.N. ait évité le combat dans certaines régions et mobilisé une partie de ses forces pour faire passer vers l'intérieur les armes et les équipements nécessaires à l'éclosion de nouveaux maquis. " Les fellaghas ne manquèrent pas de profiter du vide créé der nos arrières, ou les

mailles du quadrillage étaient trop distendues" , admet le général d'Esneval. Ce sont des convois d'hommes et de mulets, mais aussi souvent des unités toutes formées, des katibas (compagnies d'une centaine d'hommes) qui gagnent pendant l'été les régions de l'Est oranais , où elles trouvent , ou créent rapidement des structures d'accueil au cœur des douars montagnards. C'est, par exemple, une katiba du genre, bien équipée en armes automatiques et commandée **par Djebli Mohamed** qui entre par groupes, au matin du 18 juillet, dans le douar de Sidi Ghalem, pour y passer la journée à l'abri, Nous sommes là dans le mont du Tessala, non loin de la grande - Sebkha d'Oran, mais c'est un pays farouche. " Au- dessus de Tafraoui il y a des paysages lunaires et hallucinants ou les français n'ont jamais mis les pieds et ou des gens vivent encore à l'état sauvage, " . Les djounouds sont bien reçus par le caïd Barnas et par la population, mais la présence d'une " bande armée d'étrangers au pays" est signalée aux autorités françaises. Partie pour effectuer le contrôle, une unité aborde le village et tombe dans l'embuscade : deux officiers et cinq hommes sont capturés, des tués, et des blessés lors du combat qui suit.

Une opération de " bouclage" est aussitôt montée, cependant que la katiba gagne les hauteurs du djebel Aïssa, criblées de grottes. La population, elle, avait voulu rester au village. La troupe qui y entre dans l'après-midi découvre les cadavres de plus d'une quarantaine d'hommes, parmi lesquels le caïd. Tout le reste du jour et une partie de la nuit, on se bat dans la montagne où la katiba, grâce à ses armes automatiques met en échec les attaques à la roquette de l'aviation. A l'aube, elle a disparu, poursuivant sa route vers l'est. Des unités comme celle-ci révèlent brusquement leur présence au début de septembre par des attaques de véhicules et de fermes dans la région de Mostaganem et dans le Dahra. Les 15 et 16, la 4e D.I.M . leur livre de violents combats dans la région de Cassaigne, mais les troupes françaises sont mises en échec, du moins jusqu'à la mi-novembre. Le 22, une attaque générale est déclenchée dans la plaine de Mascara par 200 à 300 hommes en uniformes, qui incendient la cave coopérative et de nombreuses fermes. Selon le général d'Esneval, 150 installations agricoles sont ainsi détruites dans le seul secteur de la 4e D.I.M. jusqu'à la fin de 1956.

Des temoigages que m'ont adressés à ce sujet
quelques copains ou cousins que je remercie.

André Gailing :

Je n'ai pas de souvenirs de cette embuscade. Après avoir lu ton mail j'ai, bien sûr, fait des recherches sur internet mais tu as du déjà en faire et tu en sais certainement plus que moi. Ce dont je me souviens c'est que la fin du printemps 1956 a été un tournant de la guerre en Oranie. Jusque-là mon père faisait régulièrement le trajet d'Oran à notre ferme (domaine Sainte Eugénie à Tessala) et dormait à la ferme. Ma mère et moi y allions aussi pour les petites vacances. La guerre nous paraissait concerner surtout le Constantinois, l'Algérois et la zone proche de la frontière marocaine. Il y a eu début mai 1956 un véritable déferlement de bandes venues du Maroc avec plusieurs dizaines de fermes attaquées surtout entre Tlemcen et Aïn Témouchent. L'affaire qui nous a le plus marqués est celle du domaine d'El-Fahoul dans les premiers jours de mai 1956. C'était un véritable village à une trentaine de kilomètres de chez nous et un domaine exemplaire sur le plan social. Parmi les rescapés il y avait la fille et la petite fille du commis européen de notre domaine, Monsieur Montesinos, Elles ont été faites prisonnières et libérées au moment du repli de la bande attaquante (environ 150 fells dont une dizaine de sous-officiers déserteurs et au moins deux européens communistes ralliés au FLN). Je me souviens de cette jeune femme et de sa gamine, elles n'avaient pas été tuées ni violées mais mises à genoux et contraintes de jurer de se convertir à l'islam ; le mari de la jeune femme et père de la gamine (M. Molina) avait, lui, été tué comme neuf ou dix des employés européens du village et plusieurs ouvriers arabes qui avaient défendu leurs patrons. Ceux-ci (M. Macias et Fuentes) ont réussi à s'enfermer au premier étage d'un logement et ont résisté jusqu'à l'arrivée de la troupe à 2 heures du matin. C'est après ce massacre que mon père a décidé de s'armer lorsqu'il allait à la ferme.

Jean-Jacques Cardona :

Je ne sais pas s'il s'agit de l'embuscade dont tu parles mais je me souviens d'un attentat qui avait provoqué la mort de nombreux militaires. A la suite de quoi tout le régiment avait été déplacé car les autorités craignaient que les militaires du régiment dont faisaient partie les victimes veuillent venger leurs amis en tuant un peu au hasard... Je n'ai pas d'autres détails. On en parlait au Hameau, peut-être parce que l'attentat avait eu lieu près de chez nous.

Roland Roustan :

Je me souviens très bien de ces rappelés, les premiers qui s'installèrent au village. Il me semble qu'ils n'étaient pas venus de gaité de cœur et le faisaient savoir parfois. On les entendait se plaindre au café Ségura où ils avaient l'habitude de faire leur partie de cartes. Ils n'avaient pas l'air de combattants aguerris. Leur tenue en disait long sur leur impréparation au combat. Peu habitués aux efforts physiques et à la chaleur du pays, ils furent des proies faciles dans le djebel.

A leur retour les survivants racontèrent ce qui s'était passé. La fin affreuse de certains de leurs camarades blessés, sauvagement mutilés avant d'être égorgés. Tous alors prirent conscience du danger qui les guettait et se montrèrent particulièrement agressifs vis-à-vis de la population musulmane. Les autorités s'en inquiétèrent.

Richard Campos :

Agé d'une dizaine d'années, je ne me souviens pas de tout. J'ai quelques images bien présentes à l'esprit. L'atmosphère était très tendue. Tout le village était sous le choc. Je revois très bien M. Louis Calmon le maire , un bâton à la main, discutant avec un groupe d'hommes à l'ombre sous les arbres.

Edouard Menjou :

J'ai pu recueillir de petits renseignements sur les militaires de Saint-Maur :

- D'abord le capitaine qui commandait la compagnie qui stationnait au village et qui habitait chez M.Rabasco s'appelait Asselineau.
- Ensuite, je pensais qu'il y avait 2 ou 3 militaires chez mes grands-parents, en réalité ils étaient au moins une dizaine, de même chez Auditeau père il y avait une section qui logeait au fond de la cour c'est-à-dire une vingtaine de militaires environ. Voilà ce que j'ai pu recueillir pour l'instant sur cette affaire. Il paraît que chez mon grand-père il y en avait 2 qui couchaient sur le banc qu'il avait devant chez lui de peur d'être attaqués la nuit.

Lucienne Saillard épouse Carayon :

Nous habitons en face de l'église du village comme tu le sais. Dans l'église, encore en construction, logeaient des militaires. Un jour on vit arriver la gourde à la main l'un d'entre eux qu'on connaissait bien. Il venait chercher des glaçons pour calmer la douleur d'un copain qui faisait une crise d'appendicite. Il avait l'air pressé et souhaitait que je lui remplisse de glaçons la gourde qui, avait un col bien étroit pour les recevoir. Je me revois très bien cassant comme je le pouvais ces glaçons pour les faire pénétrer à l'intérieur de la gourde.

DOCUMENTS ANNEXES :

Lu sur internet

En 1956, le lieutenant-colonel O'Neill reçoit le commandement en second de la 532ème demi-Brigade d'Infanterie de l'Air en Algérie. Embarqué le 16 juillet à Marseille, il arrive à Oran le 17 et, tout de suite, il veut prendre part à une action menée par une unité voisine afin d'initier immédiatement les officiers de la demi-Brigade à ce type d'opérations nouveau pour eux.

A 40 kilomètres au Sud d'Oran, à Sidi Ghalem près de Tafaroui, le 18 juillet 1956, l'unité qu'il suivait comme observateur tombe dans une embuscade tendue par un ennemi supérieur en nombre. Au cours de l'affrontement 23 hommes sont tués. Lui-même blessé est finalement fait prisonnier et fusillé après une nuit de tortures.

Témoignage d'un rescapé, le lieutenant Darracq :

L'attaque de Sidi Ghalem

(Extraits du rapport du 532°DBFA 3° bataillon – 18 juillet 1956)

“ L'objet de l'opération était la fouille des mechtas avoisinant le marabout de Sidi-Ralem situé en : 204 200 242 200, (...) opération menée par le capitaine de gendarmerie (Serrano, NDLR) commandant la section de gendarmerie de St DENIS du SIG. De 13h30 à 15h30, les observateurs de la 532 DBFA remarquèrent d'incessantes allées et venues des indigènes sur la piste menant à SIDI RALEM. (...)

La 2e section (Lt Colonel O'Neill , NDLR) arriva vers 17h30, à une fontaine située dans le fond d'une sorte de cirque immédiatement au sud du marabout et à quelques centaines de mètres du douar SIDI RALEM situé à flanc de coteau.

*A 17h50, un coup de feu claqua de l'autre côté de la crête 1. Il s'agissait sans doute du signal car immédiatement un feu intense d'armes automatiques fut dirigé des mechtas sur la 2e section stationnée près de la fontaine. (...) L'ordre de décrocher fut donné. le capitaine de gendarmerie (Serrano, NDLR) partit chercher des renforts.**

Une fraction de la 2e section réussit à passer la crête 2 mais la 2e fraction se trouva bientôt bloquée au niveau d'une bergerie (...) Au-delà un terrain nu s'étendait sur plusieurs centaines de mètres, infranchissables. Le colonel O'Neill , le lieutenant Darracq, quelques gendarmes et soldats se groupèrent

autour de la bergerie. Mais accablés par le nombre, ils ne purent contenir l'assaut des rebelles. Le colonel O'Neill et 2 gendarmes entre autres furent faits prisonniers; il devaient être abattus 1500 mètres plus loin, approximativement en 203 241. (...)

L'autorité alertée vers 19h, décida étant donné l'heure de n'envoyer les renforts que le lendemain matin."

* Il est intéressant ici de constater que le capitaine Serrano, parti « chercher des renforts » avant 18H, a déserté le combat, ce qui lui a valu pour sa conduite 60 jours de forteresse. Pendant la désertion, le combat fut âpre comme l'indique le lieutenant Darracq, rescapé, qui a essuyé le feu sous les ordres de Marc O'Neill à Sidi Ghalem : « le feu a duré deux heures dont une heure absolument intense » (donc jusqu'à 20H, NDLR). Les renforts n'arrivèrent donc que le lendemain. On peut conclure, que sans la désertion du capitaine Serrano, Marc aurait peut-être pu être sauvé.

Temporairement inhumée au cimetière du Petit Lac à Oran, la dépouille du lieutenant-colonel O'Neill est rapatriée en France et de nouveau inhumée le 7 juin 1957 en forêt d'Orléans, devant le monument aux morts du maquis de Lorris que Marc O'Neill avait dirigé (avec Maurice Clavel) pendant la guerre.



Le lieutenant-colonel Marc O'Neill (1909-1956)

Marc O'Neill a été décoré des distinctions suivantes :

Officier de la Légion d'Honneur

Compagnon de la Libération – décret du 26 septembre 1945

Croix de la Valeur Militaire avec palme (titre posthume)

Ordre de l'Empire Britannique

Croix de Guerre 1939-1945 avec palme.

CONCLUSION :

Au début cette tragédie me semblait assez simple. Je pensais que seuls les gendarmes et soldats rappelés de Saint-Maur avaient été concernés et que trahis par un berger arabe à la solde (ou plutôt forcé) par le FLN , ils étaient tombés dans une embuscade. Par ailleurs peu aguerris et peu entraînés, nos militaires et gendarmes avaient été des proies faciles. D'autant qu'on sut par la suite que les rebelles étaient en tenue de combat et fortement armés. Ils appartenaient à une *katiba* (une centaine d'hommes) de l'ALN qui venait du Maroc. Quelques jours après le drame, on apprit qu'un colonel d'aviation venu en hélicoptère avait été également victime de cette embuscade. Le lieutenant-colonel Marc O'Neill qui commandait la demi-Brigade de l'Air récemment arrivé de Marseille était venu s'informer de la conduite des opérations et vérifier le comportement de ses officiers au feu. Arrivé en hélicoptère, il aurait été très vite fait prisonnier et abattu quelques mètres plus loin. Des témoignages indiquent que dès le premier coup de feu vers 17h50, probablement le signal convenu, un tir nourri de plus de deux heures avait surpris les militaires et gendarmes. On a dit aussi que si les fellaghas se trouvaient puissamment armés et aussi nombreux, c'est par ce que la région très isolée, sauvage et renfermant de nombreuses grottes étaient un lieu de repos pour les katibas et leurs blessés. On aurait par la suite découvert des infirmières et des pansements près des nombreuses grottes. On dit même que l'endroit était sanctuarisé pour cette raison. Nous vivions près d'un volcan sans le savoir !

Une dernière découverte

J'ai retrouvé 68 ans après la trace de deux de ces soldats morts à Saint-Maur pour la France.

Leurs familles, leurs villages et les associations d'anciens combattants ne les ont point oubliés. On leur rend hommage le 19 mars ou 5 décembre de chaque année.

1. **SCHIAVON Louis :**

- **Conflit :** Guerre d'Algérie, combats du Maroc et de la Tunisie
- **Nom :** SCHIAVON
- **Prénom :** Louis
- **Date de naissance :** 12-07-1932
- **Mention:** Mort pour la France
- **Date de décès :** 18-07-1956
- **Pays de décès :** Algérie
- **Sources :** Service historique de la Défense, Caen
- **Lien :** [Voir sur mémoire des hommes](#)

2009 La Dépêche du Midi

Dimanche matin, la cérémonie du 47e anniversaire du cessez-le-feu en Algérie a eu lieu devant le monument aux morts de Lilhac. Un hommage tout particulier a été rendu à **Louis Schiavon**, jeune Lilhacais tué le 18 juillet 1956 à Saint-Maur en Algérie, à l'âge de 24 ans. Une gerbe a été déposée à sa mémoire. Beaucoup de recueillement dans l'assemblée où ses quatre sœurs et ses trois frères étaient également présents. A l'issue de cette commémoration solennelle, une collation a été servie dans la salle polyvalente.

23 mars 2010 La Dépêche du Midi

Samedi, lors de la cérémonie du 48e anniversaire du cessez-le-feu en Algérie, un hommage tout particulier a été rendu à **Louis Schiavon**, jeune Lilhacais tué le

18 juillet 1956 à Saint-Maur en Algérie, à l'âge de 24 ans. Une gerbe a été déposée à sa mémoire et le recueillement était intense dans l'assemblée où se trouvaient des membres de sa famille.

Lilhac a rendu hommage au soldat **Louis Schiavon** et à tous les morts pour la France. 61 ans après la fin de la guerre d'Algérie, les Anciens Combattants du secteur de Lilhac mobilisés lors de ce conflit se sont rassemblés ce dimanche 19 mars devant le monument aux morts. La commune de Lilhac a organisé une commémoration à tous les morts pour la France et rendu un hommage particulier à **Louis Schiavon** tué en terre algérienne. C'est en présence du maire Gilbert Sioutac, d'André Dastugue, président des Anciens Combattants du secteur de L'Isle-en-Dodon, des divers porte-drapeaux, d'une délégation du Souvenir Français et de quelques citoyens que ce devoir de mémoire s'est déroulé. Dans le cadre de ce 61ème anniversaire du cessez-le-feu, M. le maire a lu le message de Mme Patricia Mirallès, secrétaire d'état auprès du ministre des Armées et André Dastugue a lu celui de la Fnaca. Après l'appel aux morts effectué par le jeune Hugues Bayle, le dépôt de gerbes (Anciens Combattants, municipalité), la sonnerie aux morts, la minute de silence, la Marseillaise et les remerciements du maire aux porte-drapeaux et à l'assistance ont mis un terme à cette célébration. Ensuite, à la salle des fêtes, le verre de l'amitié a été partagé dans une ambiance fraternelle. Même cérémonie à Frontignan Savès et à Labastide-Paumès où un hommage particulier a été rendu à René Arcidet, tué pour la France.

14 décembre 2021 Le Petit Journal

L'hommage aux Morts pour la France pendant la guerre d'Algérie

Le 5 décembre est la date instaurée en 2003 pour commémorer la journée Nationale d'hommage aux morts pour la France pendant la guerre d'Algérie et les combats du Maroc et de la Tunisie.

A Lilhac, devant le Monument aux Morts par un temps pluvieux et froid, la cérémonie commémorative s'est déroulée le dimanche matin 05 décembre en présence de M. Gilbert Sioutac, Maire, des membres du Conseil Municipal, des représentants du Comité du Souvenir Français de l'Isle-en-Dodon, des Porte-Drapeaux.

Gilbert Sioutac a mis à l'honneur **Louis Schiavon** qui a sacrifié sa vie pour la France pendant la Guerre d'Algérie. Pour clôturer cette émouvante cérémonie, des remerciements de Monsieur le Maire furent adressés au jeune Porte-Drapeaux Hugues Bayle.

2. Bernard GERAUD :

5 décembre 2009 La Dépêche du Midi

TECOU- Le chemin Bernard-Géraud inauguré par la FNACA



Après l'office religieux, où plus de 200 personnes toutes générations confondues et 46 drapeaux d'anciens combattants de tout le département ont participé, sous la conduite de M. Cahuzac, à la cérémonie de l'inauguration du chemin **Bernard-Géraud**, mort le 18 juillet 1956. la plaque a été dévoilée par M. Baulès, maire de Técou, Mme Lozano, sœur du défunt, MM. Saissac, président départemental FNACA ; Pastre, président FNACA du canton de Cadalen, et Rieunier, responsable local FNACA, les sonneries et la partie musicale étaient assurées par la fanfare Les Bleuets de Giroussens, trois gerbes furent déposées au pied de la plaque par la FNACA du département, les associations (UFAC, FNACA du département, les associations UFAC-CATM souvenir français) et le comité FNACA intercommunal. Après les discours des autorités, MM. Pastre (FNACA) et Gabadi, membre du comité national FNACA, et Baules, maire de Técou, ce fut une cérémonie au monument aux morts, sous la conduite de M. Peysou,

rendant hommage aux morts de toutes les guerres, en particulier à ceux de 14-18. Parmi l'assistance, on notait la présence de M. Gasc, conseiller général ; Mme Mège, présidente du groupe Vendôme ; M. Tebib, président de l'Association des harkis, et les six maires des sept communes du canton de Cadalen. Un verre de l'amitié offert par la municipalité clôtura cette cérémonie du souvenir.

La bataille de Sidi Ghalem vue par l'Algérie

Cet évènement qui est pour nous une tragédie est pour beaucoup d'Algériens un haut fait militaire dont ils sont très fiers.

Un universitaire Sahri Fadela en a fait le sujet d'un livre qu'il a intitulé
« la bataille de Sidi-Ghalem »

La **bataille de Sidi Ghalem**, qui s'est déroulée du **18 au 20 juillet 1956** au village de **Sidi Ghalem**, au sud d'Oran, est l'une des plus célèbres batailles gravées dans la mémoire collective. Elle est considérée comme la plus spectaculaire à Oran et dans l'ouest du pays, après celle de Fellaoucène à Tlemcen. Voici les détails de cette bataille historique:

- **Contexte géographique:**
 - La région de **Sidi Ghalem** était autrefois un bastion des **moudjahidine**. Elle servait de passage stratégique pour les convois d'armes et de munitions, ainsi que de base de repli et de retraite pour les katibate de l'**Armée de libération nationale**. Sa position en tant que carrefour menant à la **Dahra** et à l'**Ouarsenis** en faisait un lieu crucial.
 - **Relief montagneux:** Sidi Ghalem est située dans un relief montagneux, dominant la base aérienne militaire française de **Tafraoui**, conçue pour des interventions rapides des forces coloniales afin de bombarder les positions de l'ALN lors des batailles et de détruire et incendier des villages de la région ouest.
- **Planification minutieuse:**
 - Le commandement de l'ALN à l'**Oranie** a planifié une grande offensive militaire contre la base aérienne de Tafraoui pour le **18 juillet 1956**. Cette attaque visait à réduire les capacités et l'activité de la base française.
 - Des **katibate de l'ALN** ont été réparties en faoudjs dans les villages de **Mekhatria**, **Touahria**, **Ouled Bendiar**, **Sidi Ghalem** et **El Ain**.
- **Déroulement de la bataille:**
 - Lors de tournées de reconnaissance des unités de l'armée coloniale française au village de **Sidi Ghalem**, les katibate de l'ALN positionnées pour l'attaque de la base aérienne ont été découvertes et contraintes à livrer cette bataille le **18 juillet 1956**.

- La bataille a commencé dans l'après-midi et s'est achevée la nuit, comme planifié par les moudjahidine pour éviter l'intervention de l'aviation. Ils ont ainsi eu le temps d'évacuer les choucha (martyrs) et de rassembler les armes et les munitions récupérées.
- Les forces françaises ont subi des pertes humaines et matérielles, dont la mort d'un officier supérieur au grade de **lieutenant-colonel** arrivé de France à Oran depuis 48 heures, ainsi qu'un sous-officier.
- **Conséquences:**
 - Le lendemain, le **19 juillet**, qui coïncidait avec l'**Aïd el Adha**, les troupes françaises ont infesté le champ de bataille en provenance d'Oran, de **Sidi Bel-Abbès** et de **Mascara** dans une opération de ratissage. Ils ont appréhendé 48 habitants locaux et les ont forcés à transporter les morts français sur des baudets vers les hélicoptères, à bord desquels l'armée française les a conduits vers la région d'**Ain El Berd** (ex Oued Imber) ¹².

Cette bataille héroïque reste un témoignage vivant de la lutte pour la libération nationale en Algérie.

FIN

